

IL A FAIT LE TOUR



Le chœur des fumeurs désabusés. — Oh... h... h... h... h... h... (Et dire que c'est le simple bout de cigare que le jeune chien est en train de flairer qui a fait tout cela !)

L'IVROGNE ET LE POURCEAU

FABLE FIN DE SIÈCLE

Près d'une borne, au coin d'un mur,
Un citoyen se roulait dans la crotte :
Il était, comme on dit dans le peuple, en ribotte.
Il s'était aplati-là comme un fruit trop mûr,
La bouche ouverte, l'œil stupide,
Et, sans souci du lendemain,
Non plus que du respect humain,
Cuvait mollement son liquide.
Près de lui dans le même coin,
S'étalait un beau tas d'ordures :
En cherchant quelques épilures,
Un porc qui passait vint y fourrer son groin.
— "Veux-tu t'en aller, sale bête,"
Lui dit l'ivrogne, l'apostrophant.
L'animal, quoique bon enfant,
Avait son amour propre, il releva la tête,
Et s'éloignant de quelques pas,
S'assit sur son train de derrière :
— "Eh bien ! non, lui dit-il, je ne te ferai pas
L'honneur de me mettre en colère,
Mais ces mots-là de bonne foi,
T'ont dans la bouche une étrange figure !

"Où trouver une créature,
Plus sale et plus bête que toi ?
"Te voilà vautré dans l'ordure,
De l'univers toi qui te dis le roi !
"Et demain tu seras malade,
"Tu diras : j'ai mal au cheveu,
"Mais s'il se trouve un camarade,
"Vous recommencerez à vous saouler tous deux !
"Ah ! tu m'appelles sale bête !
"Mais que dirais-tu donc, si tu voyais ta tête,
"Ces cheveux émiéchés et ce nez violet ?
"Ce pantalon et ce gilet
"Souillés pas le trop plein de ta débauche infâme !
"Cette échine avachie et ces membres perclus !
"Je cherche où peut être ton âme !
"Non, tu n'es qu'un trou, rien de plus !
"Va, reste-là dans la boue où tu grogues,
"Plus ignoble qu'un vieux torchon !
"Ah ! qu'on est fier d'être cochon,
"Quand on regarde les ivrognes !"

XXX.

Pour copie conforme, PIERRE DU SAULT.

LES FLEURS ET LEUR LANGAGE

(Pour le SAMEDI)

I

Les premiers rayons du soleil venaient de pénétrer à travers les touffes de verdure et les guirlandes de fleurs d'une jolie tonnelle, lorsqu'une jeune fille, tenant à la main une palette préparée pour la peinture à l'aquarelle, en franchit le seuil ; après avoir groupé quelques fleurs dans un vase, elle saisit ses pinceaux et l'on aurait pu voir naître alors sous ses doigts d'autres fleurs dont celles qui servaient de modèle auraient été jalouses, si les fleurs n'étaient étrangères aux petites passions humaines.

La jeune fille mettait toute son âme dans ce travail ; aussi les heures passaient vite et le soleil s'élevait déjà bien haut sur l'horizon, lorsqu'une voix amie vint la tirer de sa profonde préoccupation en lui adressant un bonjour affectueux.

— Déjà ici ! Déjà en toilette ! s'écria la jeune artiste en tendant la main à son amie Léontine, jeune fille plus gracieuse que jolie, plus recherchée dans sa parure que vraiment élégante.

— Te figures-tu qu'il est de bonne heure ? s'il en était ainsi, belle et noble amie, vous n'auriez point le bonheur de recevoir, sous votre toit de verdure et de fleurs, votre très humble servante et sincère admiratrice, dit Léontine en faisant une profonde révérence.

— Tu te moques. A ton aise, chère amie ; je ne

m'en fâche pas, pourvu qu'on me permette de suivre mon goût, et d'oublier les heures dans un travail plein de charme.

— Tu as raison, Sophie, la peinture est un art charmant ; je m'y livrerais comme toi si j'en avais le temps.

— Je te croyais bien plus libre que moi : tu as une bonne mère qui te dispense de toute préoccupation au sujet des travaux d'intérieur ; tu n'as ni jeunes sœurs ni grands parents qui réclament tes soins...

— Mais comptes-tu pour rien les devoirs de société, le soin de la toilette. Avant de venir ici j'ai essayé trois robes.

— Tu en auras là, je pense, pour longtemps.

— Que tu es simple ! il y a tout juste de quoi faire mon choix pour notre petit bal de ce soir ; tu sais que nous aurons des étrangers, des Parisiens.

— Eh bien ! qu'est ce que cela prouve ?

— Allons ! je renonce à causer avec toi. Voici heureusement ta cousine Nathalie ; elle me comprendra, j'espère. N'est-il pas vrai, Nathalie, que vous vous parerez de votre mieux pour la fête de ce soir, dit Léontine en s'adressant à une

belle jeune fille qui s'avancait avec indolence ?

— Moi ! répondit Nathalie, à quoi bon me donner cette peine ?

— Pour être admirée, pour être entourée d'hommages.

— Vous croyez qu'ils me manqueront ?

— Non pas, dit Sophie, car l'amabilité les fait obtenir, et tu es si aimable quand tu veux.

— C'est possible, mais je ne prendrai pas la peine de vouloir ; j'ai pour plaire un moyen plus facile : je suis riche, cela suffit : le monde est si sot !

— Pas toujours ! reprit Sophie, et si tu m'en crois, chère cousine, compte un peu moins sur la richesse ; la richesse me fait, à moi, l'effet de cette fleur brillante que retrace en ce moment mon pinceau, de ce bouton d'or dont parle le poète :

Il semble dire : viens à moi, Ce joli bouton satiné
Bel enfant, je suis ton image ; Qui sourit comme l'innocence,
Ma fleur, naïve comme toi, Recèle un suc empoisonné,
Est l'attribut de ton jeune âge. Et souvent blesse l'imprudent.
[ce.

La richesse, c'est une distinction qu'il faut savoir se faire pardonner sous peine d'exciter l'envie.

— Tu as mille fois raison, s'écria Léontine ; aussi ce n'est pas moi qui placerai mon bonheur dans la richesse ; mon plus vif désir est de plaire, de plaire à tous.

LA MÉSAVENTURE DE JOE SANSFAÇON



I

Monsieur. — Ma femme a rempli mon encrier, je puis maintenant écrire cette lettre à ma fille aînée.



II

... Quand on pense que les anciens écrivaient sur la pierre, avec une pointe. Ah, le progrès. L'inventeur de l'encre n'était pas un imbécile.